

Aimer perdre

de Lenny et Harpo Guit (Belgique - 26/03/2025)
avec Maria Cavalier-Bazan, Axel Perin, Michael Zindel,...

V.F. – 1h26

JEUDI 10/04/2025 - 18h30
VENDREDI 11/04/2025 - 19h30
DIMANCHE 13/04/2025 - 19h00
LUNDI 14/04/2025 - 14h00
MARDI 15/04/2025 - 20h00

Courts métrages

LE SYNDROME DE LA SERRURE de Jean-Baptiste Durand (Fiction – 6'06 – France – 2016)

Mathilde rentre en trombe, l'urgence gravée sur son visage, mais une visite inattendue chamboule tout. Entre quiproquos et tension croissante, **Le Syndrome de la serrure** déploie une comédie malicieusement absurde, où le banal se transforme en théâtre du stress et du rire. Une plongée hilarante dans nos petits tracas du quotidien, magnifiée en un huis-clos à la fois oppressant et délicieusement cocasse.

LA CHANCE DE L'OIGNON de Rosalie Charrier (Fiction – 2'20 – France – 2024)

Une comédie douce et légère où le quotidien accueille avec bonheur l'inattendu, en un instant. Dans La chance de l'oignon, le hasard réunit Ella et Simon, deux êtres envahis par le doute, la maladresse et la timidité. Le film met en scène la beauté d'une rencontre dans la simplicité, là où chaque petit geste peut être l'amorce d'une relation à venir. Un concentré d'humour et d'espoir, pour ceux qui croient que la vie réserve toujours une chance, même quand on s'y attend le moins.

Critique et interview d'Aurore ENGELEN (Cineuropa) :

Après avoir provoqué avec une malice de garnements farceurs quelques haut-le-cœur et rires crispés avec *Fils de plouc*, leur premier long métrage découvert à Sundance, Lenny et Harpo Guit présentent en avant-première au Festival International du Film Francophone de Namur leur deuxième long métrage, *Aimer perdre*. Armande Pigeon (Maria Cavalier-Bazan) est de la famille des perdantes, ascendant magnifiques. Vivant de petits expédients, elle navigue à vue dans un monde hostile qu'elle choisit néanmoins d'affronter avec fierté, et surtout, en jouant. Elle joue à tout Armande, aux dés, au Monopoly, à pile ou face, à deviner le nom de quelqu'un. C'est sa façon à elle de provoquer un destin pas franchement lumineux, voire sérieusement récalcitrant. Et il n'est pas impossible qu'au détour d'un coup de dés elle brave le défi le plus fou : trouver l'amour. Après avoir fait la rencontre de Ronnie (Axel Perin), Armande aura autre chose à fuir, ou à perdre.

Car que ce qui caractérise Armande, c'est sa propension à toujours être en mouvement, comme l'illustre astucieusement une séquence où elle pose pour des étudiants en arts plastiques, incapable de rester figée. L'immobilisme n'étant pas dans son ADN, elle finit par prendre la poudre d'escampette, et par fuir une fois de plus tout engagement. Ce que fuit Armande dans un premier temps, c'est la précarité qui est son quotidien. Le film débute sur une question : "C'est quoi cette galère ?", et c'est bien cette galère qu'Armande et ses compagnons tentent de défier. Si le corps des actrices et acteurs est soumis à un traitement naturaliste qui ne dissimule rien de sa trivialité, la ville est soumise elle aussi à ce traitement, que ce soit à travers une image dont on devine le grain, ou un son où les bruits de la rue parasitent les conversations.

Aimer perdre débute par un gros plan, un très gros plan, qui se transforme en grimace, celle de l'héroïne, incarnée avec panache par Maria Cavalier-Bazan. Mine de rien, ce premier plan déjà est disruptif, tant on n'a pas l'habitude de voir de jeunes premières se montrer dans des postures peu flatteuses. Cette grimace - et les scènes qui suivront qui ne craignent ni les fluides corporels ni le sang menstruel - contribue à faire d'Armande une néo-héroïne de cinéma, et ce n'est pas sa moindre qualité. Les frères Guit la filment comme il filmerait un garçon. Une fille qui pleure, certes, mais aussi

une fille qui se goinfre, une fille qui n'hésite pas à se montrer nue, une fille libérée des injonctions à paraître parfaite.

Sous ses dehors de comédie trash et potache, Aimer perdre dresse le portrait d'une jeunesse perdue qui s'en remet au hasard, faute de pouvoir compter sur ce que la société a à lui offrir. Et pose un regard décalé mais politique sur la précarité comme sur la représentation des femmes à l'écran.

Aurore Engelen : Quelles sont les origines du projet ?

Lenny Guit : Après *Fils de plouc*, on a pris le temps avec Harpo de se demander ce qu'on avait envie de raconter. On savait qu'il y avait des sujets qui nous plaisaient, comme parler de débrouillardise, de petites magouilles. On a imaginé plein de scènes, de petites situations, et sur cette base, on a essayé de penser une histoire. On a taillé dans la matière, identifié des personnages. Jusqu'à dessiner le portrait d'Armande, cette jeune femme qui galère dans Bruxelles, il nous semblait que c'était un personnage que l'on avait peu vu dans le cinéma francophone. On était je crois assez inspiré par des films américains, qui mettaient en scène des héroïnes un peu perdues qui arpentaient les rues de New York. On aimait bien l'idée de s'inscrire, même de loin, dans cette lignée.

Quelles étaient vos inspirations justement ?

L.G. : On a beaucoup regardé de vieux films américains, *Smithereens* de **Susan Seidelman** ou *Girlfriends* de **Claudia Weill**, des films autour de anti-héros féminins qui galèrent dans la ville, comme *Frances Ha* de **Noah Baumbach** aussi, c'était un peu des phares, des femmes très entourées et en même temps très seules, mais qui trouvent toujours une forme de légèreté dans la galère. Et puis quand on a découvert le cinéma des **frères Safdie**, on a été très inspirés par son côté ultra-nerveux, une façon hyper speed de faire progresser le récit, où on n'a pas le temps de se poser, tout en étant drôle.

C'est amusant de se confronter à cette altérité ultime pour vous, une héroïne ?

Harpo Guit : C'est peut-être ça justement qui crée le contraste. On aime bien en général les personnages de anti-héros, on leur permet d'être un peu dégueulasses, de mal se comporter avec les autres, et on leur pardonne quand même. On voulait créer un pendant féminin, une anti-héroïne que l'on aime malgré les sales coups qu'elle fait à tout le monde, qui reste une fille hyper cool. La personne avec laquelle t'as envie d'être pote. Et puis il y avait l'idée de déconstruire l'injonction à être belle que l'on peut imposer aux femmes, aux actrices en particulier, et ça correspond au discours politique que porte **Maria Cavalier-Bazan** en tant que féministe et comédienne.

L.G. : Quand elle a vu *Fils de plouc*, elle nous a dit : "C'est bien, mais c'est dommage que ce soit pas des femmes". On l'a prise au mot.

Pouvez-vous parler de Maria Cavalier-Bazan justement, qui incarne Armande ?

L.G. : On ne voyait pas parmi nos connaissances comédiennes qui pourrait incarner Armande. On a donc entamé un processus assez classique de casting, on a rencontré beaucoup de personnes, et quand on a vu Maria, il y a tout de suite eu une résonance.

H.G. : Aujourd'hui on ne voit pas comment ça aurait pu être quelqu'un d'autre. Quand on a compris que pour nous, Armande, c'était Maria, on ne lui a pas dit : "Tu es prise", on lui a dit : "Est-ce que tu serais d'accord pour être Armande, qu'est-ce qui te plaît dans le personnage, comment tu le vois ?" On a composé avec elle pour faire surgir le personnage. D'autant qu'il était crucial pour nous d'avoir un regard féminin sur ce personnage.

Prochaines séances

Le village aux portes du paradis, de M. Harawe – Jeu 17/4 18h30, Dim 20/4 19h, Lun 21/4 14h, Mar 22/4 20h
Mikado, de B. Kasmi – Jeu 17/4 21h, Ven 18/4 19h30, Dim 20/4 11h, Lun 21/4 19h